

D'une génération, l'autre...

Le processus en thérapie familiale psychanalytique

Françoise De Benedetti

Frédéric Missenard

La Thérapie Familiale Psychanalytique constitue une variation de la technique analytique et du cadre de la cure classique. Elle est l'approche de fonctionnements psychiques situés dans un espace d'indifférenciation, de confusion des psychismes qui contient les liens symbiotiques primaires. Elle s'adresse au contenu et à l'interactivité de ces liens, et prend en compte l'échec partiel de leur maturation vers la constitution de l'objet et son altérité, du sujet et de la double limite. Citant Green, on affirmera que « les aménagements du cadre n'ont pas d'autre fonction que la facilitation de la fonction de représentation ». Ce cadre aménagé permet en effet de se situer en deçà de problématiques particulières, dans des cas où la dimension intrapsychique dans la génération des enfants, apparaît comme entravée dans son fonctionnement singulier, et en défaut de véritable potentialité de subjectivation ; c'est l'effet et l'impact d'une problématique familiale héritée qui fait violence au processus de transmission intergénérationnelle, et s'actualise sur un mode transsubjectif et transgénérationnel. Le régime des échanges au sein de ces familles porte l'empreinte d'agirs désymbolisants, où prévaut un fonctionnement en identification projective pathologique, et une forme d'empiètement psychique s'opposant à l'établissement d'une aire transitionnelle. L'abord thérapeutique individuel selon le modèle de la névrose infantile fondée sur le complexe oedipien, s'avère dans ces cas, très peu mobilisant, car les espaces psychiques mal individualisés, se trouvent situés au cœur de la négation des différences : des individus, des sexes et des générations et partant, de l'interdit de l'inceste séparateur.

Nous souhaitons vous montrer comment le travail psychanalytique avec le groupe familial tend au dégagement des enjeux narcissiques inaugurés dans la

rencontre des problématiques parentales et au fondement inconscient du couple. Ces enjeux sont déterminants pour des enfants contraints à tenir le seul rôle d'objet narcissique. Les défenses déployées dans ces contextes se présentent sur un mode groupal partagé et contraignant : ce sont les dénis en commun et les clivages qu'ils entraînent; on peut les référer à la « communauté du déni » de Michel FAIN, d'une part, et aussi à ce que P.CI. RACAMIER a pu développer d'autre part, en termes d'incestualité, de fantasme non-fantasme, et d'Antoedipe. La notion d'appareil psychique groupal de René KAES permet elle aussi de rendre compte d'une conception d'espaces agglutinés en résonance fantasmatique commune et identifications mutuelles.

Dans ce cadre thérapeutique particulier, la présence bigénérationnelle des membres de la famille est requise au rythme de séances régulières qui permettent l'analysabilité du transfert familial groupal sur un couple de thérapeutes, potentiellement perçus comme représentants de la génération précédente et des imagos ancestrales. Il s'agit de faire advenir ici, un « là où c'était », au delà du principe de plaisir, de l'ordre de la compulsion de répétition, actualisé par des agirs en quête de représentations, et de promouvoir une mise en fantasme offrant la possibilité d'une appropriation individuelle et subjectivante. Autrement dit, il s'agit de trouver les conditions de cette appropriation, de rendre l'Œdipe appropriable. Le travail psychanalytique avec le groupe familial est selon nous, une forme d'analyse transitionnelle au sens où l'a proposée René Kaës, et la redéfinit Didier Anzieu.

La cure que nous allons vous présenter se déroule dans un cadre institutionnel où plusieurs psychanalystes expérimentent et travaillent ce modèle, qui se développe en réponse aux impasses thérapeutiques qui paralysent certaines prises en charge individuelles d'enfants, et lorsque la problématique parentale paraît fortement engagée. L'indication se pose lorsque semble s'être substitué au conflit d'origine interne, un paradoxe concernant la relation à l'objet. Quand la fonction maternelle et l'environnement ont échoué à promouvoir la constitution d'un sujet, quand la rencontre n'a pas eu lieu entre deux sujets dont l'un doit advenir, l'enfant devient lieu de la projection maternelle et non l'inverse, que c'est lui qui reflète la mère (ou son objet) et non l'inverse. La Thérapie Familiale Psychanalytique propose un cadre où peuvent s'élaborer les fantasmes parentaux concernant l'enfant, leurs identifications projectives, leurs imagos, leurs fantômes qui ont compromis l'établissement d'une authentique fonction de rêverie, d'où l'enfant aurait pu faire naître une conscience de soi. Il s'agit de donner une représentation à ces projections agies sur la génération suivante, l'entrecroisement des fantasmes

parentaux faisant parfois qu'ils ne font plus qu'un, face à l'enfant, et qu'aucune triangulation ne peut advenir.

Ce cadre a ses propres règles : outre les règles externes contractuelles qui le régissent, régularité, fréquence, paiement des absences, et la nécessité de la présence bi-générationnelle comme condition pour que la séance ait lieu, les règles internes spécifiques au déroulement de la séance concernent l'interdiction explicite d'agir sous différentes formes : se toucher, empêcher quelqu'un de parler, menacer, agresser verbalement ou physiquement. L'invitation faite à chacun concerne ce qu'il a envie de dire, ce qu'il pense, imagine etc... Ces règles doivent être souvent rappelées, leur transgression ouvre la possibilité d'interpréter les fonctionnements d'emprise, d'intrusion, de disqualification, dans leur valeur défensive contre les reviviscences traumatiques. Nous nous appuyons également sur la potentialité créatrice de l'interdit du toucher : transformation de l'acte en parole d'une part, et possibilité que se constitue un interdit interne, promoteur de séparation-individuation, d'autre part. La dernière règle spécifique est celle de la restitution : un membre du groupe absent à une séance doit être informé de ce qui a été abordé à cette séance ; cette disposition peut paraître discutable, mais dans ces contextes, elle vise à soutenir l'idée qu'on peut s'être absenté sans être porté disparu, ou qu'on ne peut faire disparaître ce qui a été dit, ce qui reviendrait à un clivage agi. On comprendra donc que ce mode d'approche thérapeutique ne s'adresse pas à la sphère névrotique.

En 1914, Freud écrit : « l'enfant aura la vie meilleure que ses parents, il ne sera pas soumis aux nécessités dont on a fait l'expérience qu'elles dominaient la vie. Maladie, mort, renonciation de jouissance, restrictions à sa propre volonté ne vaudront pas pour l'enfant, les lois de la nature comme celles de la société s'arrêteront devant lui, il sera réellement à nouveau le centre et le cœur de la création. His Majesty the baby, comme on s'imaginait être jadis. Il accomplira les rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution, il sera un grand homme, un héros à la place du père ; elle épousera un prince, dédommagement tardif pour la mère. Le point le plus épineux du système narcissique, cette immortalité du moi que la réalité bat en brèche, a retrouvé un lieu sûr en se réfugiant chez l'enfant. L'amour des parents, si touchant et, au fond, si enfantin, n'est rien d'autre que leur narcissisme qui vient de renaître et qui, malgré sa métamorphose en amour d'objet, manifeste à ne pas s'y tromper son ancienne nature ».

Mais que se passe-t-il quand cette « métamorphose en amour d'objet » n'a pas lieu, si comme le dit Bion « la prédominance de l'identification projective brouille la distinction entre le soi et l'objet externe. »

La durée de cette cure, 5 ans, semblait faire partie d'un processus sans fin. Dans cette famille où la dimension du soin est particulièrement investie, les 2 enfants présentent des troubles du développement à des degrés divers de gravité, l'un dans un registre d'apparence névrotique et l'autre sur un mode qui porte les traces d'une dépression primaire et de défenses autistiques.

Il s'agit d'une famille recomposée comme on dit aujourd'hui ; Robert, le père a un âge plus proche de celui d'un grand-père, la mère a un peu moins d'une génération de moins que lui ; ils ont 2 enfants ensemble : Bertrand, 9 ans , a d'importantes difficultés scolaires, (dyslexique et dysorthographique, il ne peut qu'apprendre sans comprendre, par cœur !) et un autre garçon, Béranger, 5 ans, considéré comme « handicapé », est en 2^{ème} année de maternelle ordinaire, mais accompagné d'un Auxiliaire de Vie scolaire.

Mr a 2 enfants d'un précédent mariage, un garçon de 19 ans et une fille de 16 ans, dont il évoque spontanément l'existence dès la 1^{ère} séance et ne reparlera plus ensuite. Ils ne vivent pas au domicile. Mr souhaite qu'ils se sentent « chez eux » chez lui, et Mme les considère comme « invités permanents ». Il n'y a pas de conflit à ce sujet, ce que permet l'aspect paradoxal de la proposition qui nous échappe dans un 1^{er} temps.

Lorsque la thérapie familiale commence, de nombreuses prises en charge sont déjà en cours dans l'institution où nous les recevons, orthophonie pour les deux, psychomotricité et thérapie individuelle pour Béranger. Nous savons par ailleurs que les deux parents sont personnellement en analyse, depuis vingt ans pour le père et une dizaine d'années pour la mère.

Lors de la 1^{ère} rencontre avec nous, la scène se présente ainsi : le père met en avant une sorte de surdité intermittente, qui nous apparaît comme essentiellement défensive, lui permettant de « gérer » une certaine distance entre lui et le reste du groupe. Il précise en s'adressant aux enfants, que c'est pour eux et leur mère qu'il vient aux séances, pas pour lui. Sa demande est qu'ils progressent et gagnent leur vie plus tard, demande qui, pour banale qu'elle apparaisse, est parfaitement en lien avec la problématique qui l'a occupé lui-même toute sa vie, comme nous allons le découvrir.

Mme est une grande femme mince, très souriante, sourire dont elle ne se départit pas et qui accompagne le récit de toutes les difficultés de leur vie

quotidienne. Sympathique, plutôt sur un versant masochique, elle n'émet pas de plainte. Dans les 1ères séances, c'est Béranger le plus jeune qui occupe le devant de la scène. Il se lance dans un récit interminable, que ses graves problèmes de langage rendent presque totalement incompréhensible, ceci dans la bienveillance générale. Nous pensons d'abord qu'il s'agit d'instaurer entre eux et nous une forme de transitionnalité, (nous « familiariser » avec eux, en quelque sorte), mais qui va se révéler comme un espace paradoxal. En effet, nous supposons d'abord que Béranger utilise un langage compris par ses proches, mais inaccessible aux étrangers ; nous nous apercevons vite qu'il s'agit en fait d'un charabia accepté comme tel par tous, qui n'a du discours que la musique. Ainsi Béranger propose-t-il un fac-similé de communication, faisant apparaître son handicap comme paradoxalement porteur de sens, figurant l'avant-poste d'un groupe où, « n'y rien comprendre (entendre) » constituerait un enjeu..Simultanément, Mme nous fait part du désarroi qui plonge la famille dans l'incertitude de l'avenir, exposant les faits qui pourraient les conduire rapidement « à la ruine » selon ses termes, « sur le trottoir » précise Mr, sortant de sa surdité intermittente. Ils pourraient à court terme perdre tout leur patrimoine, ne plus avoir de maison, à l'issue d'une procédure judiciaire engagée par Mr à l'encontre de son associée qui préparait en sous-main son éviction de la société qu'il a créée. Mme aide Mr à se battre et passe des nuits entières sur ses dossiers, ce que lui permettent ses compétences professionnelles et ce qui lui permet à lui, de dormir. Il lui transmet son angoisse et c'est elle qui devient insomniaque , dit-elle en continuant de sourire. Mr s'en remet à elle parce qu'elle est compétente, c'est tout ; il avait employé auparavant le même terme pour son associée indélicate. Il nous apparait qu'il s'agit là davantage d'une décharge, voire d'une expulsion dans l'autre de l'intolérable en soi, et non d'un partage d'affects. Il n'y a pas de conflit entre eux.Toute conflictualité est évacuée.

Au même moment, Bertrand dessine une énorme vague sous un ciel tout noir. Nous faisons le lien entre cette menace et ce qu'il entend et ressent comme un tsunami familial qui pourrait tout emporter, eux , la maison, tous leurs biens. L'indifférenciation générationnelle apparaît avec les craintes d'effondrement communes aux deux parents ; leurs enfants sont directement soumis à leurs angoisses et à leurs représentations terrifiantes de démantèlement de contenant, avec des formulations comme se retrouver « sur le trottoir » pour Mr ou « à la rue » pour Mme, dont les connotations sont à la fois proches et ambiguës.

Dès les 1ères séances, nous les sentons à la fois dans une attente à notre égard, et en même temps dans un désespoir sans nom. Mme évoquera de manière

associative leur rencontre à une époque où Mr était seul, au chômage, en fin de droit, à la rue en quelque sorte, cet aspect d'agonie psychique constituant un des fondements inconscients du couple, comme nous le leur montrerons par la suite, lorsque nous pourrons les lier à leurs vécus traumatiques.

A cette séance, les deux garçons restent tout au long agrippés à leur mère, celle-ci les laissant tirailler ses vêtements, enfouir leur tête entre ses cuisses, mettre leurs mains sur son visage et ses yeux. Ils nous montrent par ces agirs ce qu'il ne faut ni voir, ni entendre, ni penser...mais enfouir sous l'excitation, ce que nous verbalisons, en faisant le lien entre ce qui se passe là et l'apparente absence psychique du père, ce qui se passe entre mère et fils quand il n'y a pas de père, ou de fonction paternelle ! Nous verrons à plusieurs reprises la même scène se reproduire, le père restant en retrait, sourd et muet, Mme ne le sollicitant pas mais le gratifiant de son sourire en parlant de son fonctionnement maternel avec 3 enfants à la maison. Dans l'incestualité de leurs échanges, ce n'est que lorsque le bruit devient insupportable, que Mr réagit. Il explose alors dans des colères spectaculaires que provoquent et redoutent à la fois les fils. Mr se soigne depuis 20 ans pour cela, précise-t-il ; il est en cure analytique depuis presque toujours, puisqu'il avait déjà été envoyé par son père chez un analyste, tout au long de son adolescence. Il évoque le silence complet et imperturbable de celui-ci. Cette expérience aurait été pour lui positive, car elle lui aurait montré qu'il ne pouvait compter que sur lui-même ! Nous relevons ici l'aspect paradoxal de l'expérience : ainsi, le négatif apporterait le positif, ou ce qui n'apporte rien, profite.. Mme associe sur le personnage tutélaire du grand-père paternel, distant, inaffectif, ayant toujours dévalorisé son propre fils. Cet homme maintenant âgé, a fait quant à lui une brillante carrière ; des quatre enfants de Mr, il n'aurait investi que Bertrand qui porte son prénom, nom et prénom donc, comme un double... Nous nous interrogeons sur les effets de cette 1^{ère} expérience analytique pour Mr, son lien à l'analyste muet, au père rejetant, sur sa propre position paternelle muette, son impossibilité à s'affranchir de ce lien dans son analyse actuelle, et ce qui se rejoue avec nous.

La première perspective de séparation longue dûe aux vacances d'été, survient à quelques mois seulement du début de la thérapie, et fait émerger des angoisses dans le transfert: pour la 1^{ère} fois, Bertrand ne voulait pas venir à la séance, il a traversé la rue seul et sans regarder. Mr, arrivé inhabituellement en retard, rappelle alors qu'il vient ici « pour maman et les enfants et pas pour lui », appuie-t-il en s'adressant directement à ses fils. Il exprime ici de façon assez radicale un déni, déni de présence, un « je ne suis pas là, je ne peux donc souffrir de séparation ».

Mais il nous apprend en même temps qu'il n'a pas l'intention de partir, et veut rester tout l'été au travail, arguant des graves difficultés que traverse son entreprise. Mme, de son côté, ne parvient pas à trouver un lieu de vacances pour elle et ses fils ; Bertrand propose en riant de partir au Japon, comme s'il soulignait les enjeux en tout ou rien de la séparation. Le vécu d'effondrement s'exprime sur un mode corporel : les deux garçons sont affalés sur le divan. Aucun ne parvient à jouer ou dessiner, comme ils le font souvent. La discontinuité s'inscrit formellement comme rupture, sur un mode spatial, atemporel.

Dans ce fil associatif, Mme évoque le souhait de Bertrand d'aller seul à l'école, l'année prochaine, mais elle ne peut s'y résoudre. L'autonomie est persécutrice. Elle imagine les pires choses et notamment qu'on lui vole son fils. Mr, qui se réveille alors, craint de son côté, les satyres et les pédophiles. Il recommande à son fils de ne pas accepter des bonbons dans la rue, à cause des ...caries ! Nous lui montrons l'ambiguïté dans laquelle il met Bertrand, en cachant ses pensées, comme les séducteurs masquent les leurs. J'associe sur le chaperon rouge et le loup, et Bertrand s'exclame en riant que le chaperon rouge a le loup pour grand-mère. Au moment où nous les abandonnons, nous sommes dans le transfert, un couple loup-grand-mère combiné.

C'est aussi à ce moment -là que je pense de mon côté aux enfants du premier lit de Mr qui ne sont pas là, et n'ont pas été réévoqués, comme s'ils avaient été mis à l'écart. Je songe en même temps à la façon dont Mr se présente lui-même en partie clivée du groupe. Ce n'est que plus tard au cours de la cure que nous pourrons faire les liens et l'interprétation du mouvement de l'ensemble de cette séance, qui révèle de manière fondamentale la façon dont s'est formée la fantasmatique commune dans ce groupe familial.

Lors de la reprise et comme la 1^{ère} fois, Béranger prend la parole et se lance dans un récit qui lui fait occuper de nouveau toute la scène. Nous sommes assez stupéfaits d'un changement spectaculaire ; son langage est devenu clair et parfaitement compréhensible, organisé. Ainsi, le handicap censé le caractériser, resté jusque là en l'état malgré l'orthophonie et la thérapie individuelle, disparaît. et pourtant aucun des deux parents ne fait cas de cette transformation radicale. Nous éprouvons un sentiment de désarroi et d'étrangeté, que nous pouvons comprendre comme l'état psychique dans lequel ces parents peuvent plonger leurs enfants, auxquels nous nous identifions. Bertrand nous apporte alors avec un air authentiquement décontenancé, un animal de la boîte, dont l'oreille est cassée, et nous demande si on pourra la recoller. Saurons- nous redonner une oreille à ce père sourd, nous qui semblons entendre ? Mme fait alors remarquer que Bertrand

dessine maintenant des paysages avec du soleil et des palmiers, et plus de grosses vagues avec des nuages noirs ; c'est le consultant qui l'a dit, précise-t-elle, comme si elle-même ne pouvait rien voir, mais pouvait néanmoins s'appuyer sur un tiers, rôle que son mari ne peut tenir.. Elle ajoute que Bertrand a commencé un psychodrame de groupe. Il a joué le petit chaperon rouge, mais ne lui en a pas dit plus. Nous suggérons que Bertrand commence à constituer un espace psychique bien à lui .

La famille semble avoir trouvé une enveloppe groupale avec nous, un contenant pour penser et pour faire advenir des pensées, qui permet aux enfants d'esquisser leur individualité. Peu à peu dans les séances qui suivent, le projecteur se déplace de Béranger l'enfant handicapé au « handicap » de Bertrand, sa dysorthographe, ses difficultés scolaires, l'emprise mutuelle mère-fils à propos du travail scolaire. Mme présente son fils comme un véritable handicapé, incapable de s'organiser seul ; il oublie tout, égare ses affaires, résiste à faire ses devoirs, est très lent. Il ne réussit que dans les matières où il n'y a qu'à apprendre par cœur, ce qui lui permet à peine de se maintenir à la moyenne. Elle est convaincue de l'impossibilité de Bertrand à travailler sans elle, et chaque soir se reproduit la même terrible scène des devoirs. Mr écoute placidement, ne se montre en rien concerné, et quand nous l'interpellons, il se déclare incompetent : les devoirs sont l'affaire de Bertrand et sa mère, c'est en spectateur qu'il assiste à leurs démêlés ...et pensons nous, à toute l'excitation engendrée. Lui-même a fait une très mauvaise scolarité qui l'a beaucoup fait souffrir, et déplore ouvertement qu'il faille des diplômes pour réussir. Nous leur montrons qu'ainsi, Bertrand a trouvé le moyen de mobiliser sa mère pour lui seul tous les soirs, sous l'œil complaisant de son père et avec son assentiment donc, et nous soulignons l'érotisation intense de cet enjeu entre mère et fils qui pousse Mme à laisser son mari à l'écart de ce débat-ébat. On voit ici comment tous les protagonistes sont acteurs et complices dans cette scène, et qu'une interprétation purement oedipienne centrée sur le seul fils ne saurait rendre compte des enjeux du groupe ; ce sont ces enjeux qui sont inaccessibles en thérapie individuelle. En effet, qui est le père dans la scène ? A défaut d'occuper une position paternelle, on peut penser qu'il s'identifie projectivement à l'enfant. La mère y trouve son compte elle aussi : ce mouvement perpétue une situation initiale où Bertrand était, dès le début, un nourrisson très accaparant et exigeant, tandis que Béranger, dès le début aussi, ne la sollicitait pas, se laissait oublier. Depuis quelque temps, il demande parfois à sa mère de retourner dans son ventre. Mme pense qu'il n'a pas eu assez et qu'il cherche maintenant à récupérer. Quel clivage

s'organiserait dans le groupe en passant par les positions respectives des enfants, l'un représentant le pôle maniaque et l'autre, le versant dépressif ?

Peu après la mise à jour de ce mouvement groupal interne, un passage à l'acte inopiné va nous donner accès à ce qui se présente comme la menace d'une répétition transgénérationnelle. Bertrand a de nouvelles activités extra-scolaires qu'il investit beaucoup, ses parents ont mis en place une aide scolaire externe qui s'avère efficace et beaucoup moins excitante. De son côté, Béranger fait de tels progrès scolaires qu'il devient envisageable de le faire accéder à un C.P. C'est alors que le père nous fait part de leur décision de mettre Bertrand en pension, et Béranger en hôpital de jour, pour la prochaine rentrée. Mr aurait en effet, « coincé »(sic) son fils aîné, un soir, en voulant lui faire faire des opérations et résolu ainsi sa colère devant son échec. L'opération se solde donc par l'éviction des tiers . Notre sidération contre-transférentielle semble rejoindre le désarroi muet de Bertrand et ne rencontrer que l'indifférence sourde et commune du couple. Au niveau transférentiel, il nous apparaît qu'il s'agit d'une attaque perpétrée contre la thérapie, et contre les thérapeutes vécus comme séparateurs-diviseurs auxquels ils tentent de se soustraire.

En remontant le fil de ce court-circuit, nous accéderons à l'histoire traumatique de chacun des parents, qui tous deux, ont passé de longues années en pension, depuis la 6^e précisément ; Mr en particulier a vécu cette période de sa vie comme une véritable mise à l'écart de sa famille. Il a été mis en pension par son père sur les conseils d'un « psy. », à cause de ses difficultés scolaires. Là bas, dit-il, il s'est effondré ; il a redoublé toutes les classes, est devenu violent et colérique, et n'a jamais eu son bac. Il ne fallait pas l'approcher, ni le toucher, il explosait ! Il dit qu'il tente encore aujourd'hui, de soigner sa colère (dans une cure qui dure depuis 20 ans), mais nous pensons surtout à l'effondrement, et à cette rage qui le « tient » juste en deçà. Après cette évocation, il se réabsente en fin de séance, (se remet lui-même à l'écart !), redevient sourd...Pour Mme, c'est dans le contexte de la séparation de ses parents et du fait de la grave maladie maniaco-dépressive de sa mère qui ne pouvait s'occuper de ses enfants, qu'elle a été mise en pension en 6^e dans une institution prestigieuse, élitiste et glaciale. Elle se souvient de la solitude, du froid, surtout du froid ! L'évocation de cette longue période fait, pour la première fois disparaître l'éternel sourire sur son visage. Nous apprendrons encore un peu plus tard qu'elle a fait un séjour précoce à la DDASS entre un an et 18 mois, et n' a été « récupérée de justesse » par son père, que juste avant l'aboutissement d'une procédure d'adoption qui avait été mise en marche.

Cette séance permettra l'élaboration de la dépression et son interprétation (dans le transfert) : le projet de pension comme répétition transgénérationnelle annoncée, fait émerger le fantasme commun du couple et son paradoxe, tel qu'ils l'énoncent dans cette séance : « si on ne s'occupe pas des enfants, ils vont s'effondrer ». L'agir séparateur destructeur se situe dans un mouvement d'identification projective où ils sont à la fois leurs parents les mettant en pension, et leurs enfants mis en pension, nous mêmes étant mis dans la position d'agir et de subir les séparations. La crainte commune des parents de la catastrophe à venir : le naufrage scolaire des enfants ou la ruine menaçant de les jeter à la rue est la projection d'une catastrophe qui a déjà eu lieu, comme nous le savons depuis Winnicott, sans avoir pu trouver de lieu psychique.

C'est en sacrifiant leur intégrité et leur autonomie, par les handicaps et la répression de leurs capacités de croissance que les enfants protègent leurs parents, dans un renversement générationnel ignoré de tous. Ce sacrifice est induit par le père et soutenu par la mère, sous-tendu par une injonction prescriptrice d'échec et d'impuissance .

Nous avons vu combien Béranger avait attaqué les mots, oralement, les défigurant et les vidant de leur sens. Bertrand les attaque à l'écrit sous la forme d'une lourde dysorthographe. Nous apprenons alors que le grand-père paternel était lui-même gravement dysorthographique ; il a néanmoins fait une brillante carrière ; il avait recours à des secrétaires pour la rédaction des articles qu'il publiait dans le domaine scientifique ; il s'exprimait en trois langues . C'est cet homme décrit comme rejetant et dévalorisant à l'égard de son fils, qui l'a envoyé d'abord en pension, puis aux Etats Unis, après l'échec au bac. C'est là bas que Mr a appris qu'on pouvait réussir sans diplômes. De retour en France, après s'être fait « exploité pendant 20 ans » , il a créé sa propre entreprise, puis s'est associé avec une femme « compétente », qui s'est avérée perverse, compromettant ainsi sa tardive réussite. Toute son adolescence, il a été en thérapie avec un analyste complètement silencieux, mais estime que ça lui a fait du bien. Adulte, il a repris une analyse qui dure depuis 20 ans . Nous nous posons la question de la modalité addictive du lien au négatif et à la destructivité, dans une réaction thérapeutique négative réactualisant le mode de relation à l'objet, mais aussi celle du masochisme pervers triomphant dans le désir de rendre l'analyste impuissant, dans un transfert paradoxal qui confond en un seul, la vengeance contre un père tout puissant et une mère impuissante et silencieuse devant la détresse. Mr le proclame : si Béranger passait en classe normale, il redoublerait ensuite toutes les classes. Comme lui, donc! Il ne peut devenir un autre ! Béranger apparaît assigné, tout comme Bertrand

en moindre part, à représenter la partie abîmée du père, par laquelle celui-ci s'est identifié à son propre père. Tout se passe comme si le handicap était l'incarnation du lien de filiation et d'identité. Béranger est sacrifié, voué tout entier à incarner le handicap qui lie le père au grand-père, sacrifié sur l'autel de ce lien, et représentant de ce lien. Ici, l'identification post-oedipienne du père au père, identification positive qui permettrait l'introjection des qualités paternelles et le renoncement à l'objet incestueux, n'a pas lieu. La haine du père pour son père comme contre-investissement de l'idéalisation, exprime le non-renoncement à l'objet incestueux homosexuel sous la forme d'une identification en négatif, d'un auto-sacrifice, ou sacrifice de l'intégrité propre. C'est une auto-mutilation qui vient à la place de la castration symbolique. Ce qui se transmet d'une génération à l'autre est le handicap, sorte de fétiche négatif : ainsi, le père s'approprie-t-il la faille du grand-père, la dysorthographe comme signe de sa défaillance, et aucune de ses qualités, ces qualités qui ont fait de lui un homme brillant, un scientifique reconnu, « écouté », et polyglotte.

Or, à cet égard, lors d'une séance où il se montre particulièrement présent et vindicatif vis à vis de nous, Mr affirme que la dysorthographe est une maladie ; la preuve, c'est que les séances sont remboursées par la sécurité sociale, une maladie qui ne se corrige pas, précise-t-il encore, assignant à la dite maladie, un terme qu'on utilise habituellement pour l'orthographe, (ou pour un défaut, un vice !). Bertrand clame alors : « Dans la famille, on est bête de père en fils, ça passe de génération en génération.. », et il confectionne un bonnet d'âne en papier qu'il met sur la tête de son père. Celui-ci le garde, et dans une sorte de défi, nous affirme que cela ne le dérange pas d'être bête. Mme assiste à tout cela, comme si cela se passait en dehors d'elle, et nous demande en souriant si c'est génétique. En effet, le jeu de Bertrand prend la valeur d'une véritable interprétation : il montre ce qu'il reçoit du message paternel, du double message : sois bête pour rester dans la lignée de ton père et de ton grand-père, en étant nul en orthographe, va en orthophonie et en psychothérapie soigner ton incorrigible maladie.

Or, le thérapeute est médecin, comme l'était le père de Mr, et il est question de nos différences, l'un psychiatre, l'autre psychologue, l'un remboursé par la sécurité sociale, l'autre pas...Mr nous demande pourquoi nous les thérapeutes, nous ne nous révoltons pas, si nous avons peur ? Il met ainsi à l'épreuve son transfert sur le couple que nous représentons. Il a aussi sa théorie concernant la différence des sexes. Selon lui, les femmes sont supérieures aux hommes, elles sont beaucoup plus intelligentes qu'eux. Ainsi, les femmes auraient quelque chose que les hommes n'ont pas...N'aurait-t-il que son bonnet d'âne pour pénis ?

Au défaut de la transmission sans doute espérée, puisque les deux fils portent respectivement les prénoms des deux grands-pères, paternel et maternel, se substituerait un engrènement, dont on pourrait trouver une figuration dans l'agencement des prénoms. Vous aurez remarqué la redondance des syllabes : Robert, Bertrand, Béranger sont des prénoms fictifs, mais ils gardent la configuration syllabique des prénoms réels. Nous avons été tenus tout un temps à une vigilance particulière pour ne pas les confondre. Nous y avons perçu une métaphore de l'empiètement psychique et de l'engrènement générationnel . Notre intitulé pour cette conférence était : d'une génération l'autre, ...qui plaçait la transmission dans une forme de glissement sans transformation de matériaux psychiques non symbolisés, masqués par le déni, et donc non réappropriables. Le secrétariat y a perçu le désordre et s'est empressé d'y ajouter le « à » salvateur, qui restituait au processus , l'articulation qui lui manquait, mais qui n'y est pourtant pas. Car ici se substitue au processus intergénérationnel, la pure répétition transgénérationnelle, dont nous allons découvrir plus tard, dans le décours de ce travail, le nouage sur quatre générations.

Un nouveau mouvement s'inaugure à partir de la mort du grand-père et ouvre un autre axe de travail. Le grand-père paternel meurt peu avant les vacances de pâques, assez brutalement. Si le père pouvait venir à la séance, il n'est pas là, ce qui agit son impossibilité de pouvoir en parler.

C'est la mère qui en parlera, pour nous dire justement que son mari ne l'a pas annoncé à leurs enfants. Cet agir très directement anti-pensée a amené immédiatement le retour d'un symptôme de Béranger, symptôme significatif sur la perte et le contrôle, puisqu'il s'agit d'encoprésie. Symptôme qui comme le reste était en bonne voie d'amélioration.

Elle nous parle, plus que jamais jusqu'ici, de la famille du père, comme si celui-ci par sa présence bloquait toute possibilité d'évocation, et tout lien entre l'actuel de sa position paternelle, et son enfance. Il n'est pas sans savoir qu'il fait d'elle son porte-parole.

Plusieurs éléments sont importants. La mauvaise qualité générale des liens entre chacun des membres de la famille, de Mr avec sa sœur, en particulier, le grand-père n'ayant eu un lien positif qu'avec Bertrand, prénommé comme lui...L'image que nous nous en construisons est celle d'un homme ayant projeté son propre mauvais, inacceptable, blessant, représenté par l'échec scolaire de son fils, alors que lui-même avait contre-investi considérablement ses difficultés de langage, apprenant plusieurs langues et réussissant sa carrière. M nous déclarera une autre fois que son père s'en était sorti grâce à l'ordinateur, la correction automatique, ce

qui après-coup ne nous paraît pas tenir chronologiquement. C'est bien de lui qu'il s'agit. Comment interpréter cette erreur ? Elle nous paraît symptomatique d'une confusion identitaire témoignant de la difficulté majeure à se situer, dans la filiation et dans la succession des générations. Une incorporation plus qu'une identification.

Dans cette séance, confronté sur ce deuil au mutisme et à l'absence du père, Bertrand figure l'encoprésie de son frère en collant de la pâte à modeler au cul d'une vache du matériel, commentant « le dégueulasse », si nous n'avions pas compris qu'il s'agissait de son frère. Lorsque nous intervenons en reliant sous le registre de la séparation la perte des selles et la perte du grand-père, les 2 enfants vont se vautrer sur leur mère, toujours souriante et accueillante, agissant dans ce collage la violence de la séparation.

La séance suivante, le père est présent cette fois, à lieu 4 semaines plus tard, après des vacances scolaires. Malheureusement cet élément de réalité a renforcé les mécanismes de défense antidépressifs visant à annuler tout impact émotionnel de la mort du grand-père, dont il ne sera pas question. Pris nous-mêmes dans le fonctionnement groupal, nous avons omis la règle de la restitution. Pourtant ce n'est pas par hasard que seront évoqués les enfants du 1^o mariage de monsieur, enfants qui n'avaient été que mentionnés au début.

Madame, reprend ce que dit Béranger sur la colère : il ne supporte pas la colère de son père, qui vient de crier au téléphone avec sa fille.

La description par le père des liens réels actuels, et des difficultés dans lesquelles sont les 2 premiers enfants, est bien différente du tableau idéalisé du début, où il affirmait qu'il voulait qu'ils se sentent chez eux, chez lui.

Nous apprenons que la fille a eu une maladie grave auto-immune à 15 ans, qui l'a immobilisée 1 an en chaise roulante, et nous le remarquons, lors de la naissance de Béranger. Sa scolarité a été très perturbée de ce fait, et le père n'a plus d'espoir qu'elle fasse des études.

Nous apprendrons bien plus tard, et encore par Mme à l'occasion d'une absence de M., que cette fille a subi les assauts sexuels de son grand-père maternel pendant plusieurs années. On se souvient du message paradoxal lorsque M. déniait le danger des adultes proposant des bonbons aux enfants, ce qui dans le même temps faisait de nous des pédophiles dans le transfert. C'est bien ce que confirme l'histoire de sa fille, dont il n'a rien pu nous dire.

Par ailleurs il « soupçonne », dit-il, son fils aîné d'être schizophrène. Il vient de refuser de payer une inscription pour une 6^o première année d'université, toutes des tentatives avortées. Ils pensent que c'est lui qui aurait défoncé la porte d'entrée de leur domicile en leur absence,, pendant la grossesse de Mme...Nous pointons

qu'alors les portes fermées devaient être comme des séparations insupportables, violentes, signifiant arrachement, disparition, disqualification.

À sa fille qui transmettait le bonjour de son frère, annonçant sa venue quand il aurait du travail, le père a répondu: « Dans 20 ans peut-être »...Ne s'agit-il pas là de la même injonction, de ce qu'il aurait vécu de son propre père, qui le traitait de paresseux et le rendait coupable? Mais là, il serait schizo, dit-il, malade. Ne serait-ce pas la même répétition dans l'injonction à Béranger de redoubler toutes les classes ?

En tout cas, nous sommes sidérés par la massivité des enjeux pathologiques touchant tous les enfants, ce qui confirme la validité de l'indication de thérapie familiale ! Nous avons remarqué et le leur avons dit que l'évolution des enfants de Mr confirme le fantasme commun aux 2 parents : quand ils ont été lâchés, ils se sont effondrés.

Le père a pris conscience douloureusement lors de cette séance des difficultés importantes dans lesquelles sont tous ses enfants. Il nous remercie à la fin de séance exprimant une émotion inhabituelle.

Mais quand même, a posteriori, cette séance confirme le déni de la mort du GP, déni dans lequel nous avons été partiellement pris. A la place, le père a pu parler de ses enfants aînés, ce qui illustre que pour lui ses enfants doivent représenter le négatif de la relation avec son père, négatif qu'il conserve ainsi en répétant avec eux ce qu'il a subi?

Autre exemple au cours d'une séance dans cette période, concernant les règles. Me nous relate qu'une punition décidée par elle pour Bertrand a été modifiée par le père, sans la consulter, et que cela aboutit à la punir, elle aussi. Elle se différencie pour la première fois de son mari, introduisant un possible conflit, et rétablissant ainsi les différences : la punition de Bertrand ne doit pas être une punition du groupe l'incluant elle. Elle rétablit la différence des générations, qui tendait à s'abolir par la décision de Mr. Pour Mr d'ailleurs, bien dans la logique du chaudron, il n'y avait pas de problème de respect des règles par Bertrand, ce qui avait motivé la punition...

Notre intervention pour lui faire évoquer la façon dont cela se passait dans sa propre enfance provoque une remémoration : selon lui aucune règle n'aurait existé: il pouvait mettre le feu. « Vous étiez un enfant roi » lui dit Françoise. Empereur, rétorque-t-il. Nous pouvons compléter alors que derrière l'empereur il y a un enfant abandonné, ce dont il convient immédiatement. Les 2 représentations coexistent en s'ignorant. Il peut être ruiné et minable, ou merveilleux lorsqu'il dénie à Bertrand d'être assujetti aux règles.

Mais les liens, pour nous évidents, entre sa position paternelle actuelle et sa position filiale passée, il ne peut les établir. Il aurait été plus opportun peut-être d'associer sur la révolte, révolte qu'il nous avait prescrite quelques séances auparavant, à nouveau dans un mouvement d'identification projective, lorsqu'il nous attaquait sur nos différences, psychologue / médecin. Mais cette association n'est venue qu'à l'occasion du travail de réflexion mené a posteriori. Cette intervention aurait eu l'avantage de se situer bien plus près de son fonctionnement agi, et de pointer la projection de sa révolte vers l'autre, son fils ou nous. Dans ce type de fonctionnement familial, chacun des membres du groupe est le support d'une projection de parties mal ou non-intégrées des uns et des autres.

Les éléments dépressifs d'abord déniés commencent à être élaborés: la diminution de l'intensité de la projection dans la TF permet la réduction des clivages. La projection de la faiblesse sous la forme du handicap a pour fonction de se débarrasser de la blessure narcissique insupportable qu'il aurait représentée pour son père. Les colères de l'enfance, la rage, témoigneraient moins d'un vécu de castration, symbolisable, que d'un vécu d'annihilation psychique vis-à-vis duquel les mécanismes de défense ne peuvent être que radicaux.

Nos deuxièmes retrouvailles après les grandes vacances montrent bien que la TF révèle et modifie le fonctionnement du groupe.

D'abord Béranger explique clairement l'absence prévue de son frère, qui est au collège, et raconte les vacances de la famille. Il établit les liens avec plaisir.

Ils sont donc partis tous ensemble, soulagés par le gain judiciaire complet dans leur procédure. Si madame exprime son soulagement et celui de Bertrand, qui avait demandé à en être prévenu, M. est plus réservé : il ne s'associe pas à la joie du groupe, et énonce, comme un mauvais augure, que tout est loin d'être terminé.

Abordant les difficultés persistantes de Bertrand à s'organiser, la mère nous apprend qu'il a sollicité son père, qui n'a pas voulu répondre. Il le justifie, estimant que Bertrand sait ce qu'il en est, et qu'il n'a pas à donner d'indications à son fils sur la qualité de son travail. Ce qui fait pour nous écho à la toute puissance déjà évoquée de Bertrand concernant le savoir...Et le père de développer une théorie de l'éducation et de la répétition: les enfants d'ouvriers ne font pas d'études, les enfants de bourgeois oui. Nous lui proposons l'identification, pour l'expliquer, ce qu'il accepte. Du coup nous pouvons avancer que si son fils aîné ne fait pas d'études, c'est pour faire comme son père ? Et là, madame va nous parler de son beau-fils, le dit schizo, d'une façon bien différente de ce qui avait été dit auparavant. Ses visites se passent mal, pour elle mais pas pour lui: elle reste à table mais voudrait la quitter, tellement elle est angoissée par ce que son mari lui

dit, et elle s'étonne que ce garçon de 21 ans accepte des paroles si blessantes sans se révolter. Ce fils qui a eu une scolarité très brillante jusqu'au bac, voit ses projets professionnels démolis par son père au nom d'une logique comptable: il prend le thérapeute à témoin : «si ce projet n'est pas équilibré il ne tient pas la route», ajoutant que son fils est un clochard... Encore la ruine, la rue...

La thérapeute intervient sur la déception contenue dans ce mot, recherchant l'affect sous-jacent. Ce qu'il ne nie pas. Mais c'est plus la colère qui est perceptible dans son ton, la rage barrant l'accès à la déception. Ce que le thérapeute peut leur dire.

Alors, et décidément c'était une bonne séance de rentrée pour le père, Madame intervient pour dire que pour elle il n'emploie pas la bonne méthode avec son fils. elle se démarque à nouveau, en identification avec son beau-fils.

Ce fils resterait inactif, vivant dans un studio, selon nous sacrifiant sa croissance et son autonomie, et conservant avec son père, et comme lui, un lien négatif. Nous avançons qu'il agirait ainsi pour maintenir un lien de dépendance avec son père, d'autant plus qu'il lui donne de l'argent à chacune de ses visites.

Madame poursuit et décrit positivement la disponibilité de son beau-fils pour ses frères. Elle imagine qu'il a pu en être jaloux, mais ne l'a jamais montré, amenant ainsi des éléments plus névrotiques. Nous soulignons alors que ses enfants, eux, ont un père. Il réagit : « quand on a des enfants on les a c'est tout, divorcé ou pas c'est pareil ». Il n'y a pas de différence: être là ou pas n'a pas d'importance, et au fond à nouveau, que son propre père ait été là ou pas ne doit pas avoir d'effet émotionnel. Tel est le message inconscient transmis aux enfants, que le cadre de la TF nous a permis peu à peu d'explicitier.

Ce n'est qu'au cours de la 4^e année de notre travail que le père a pu livrer la représentation du travail du négatif à l'œuvre dans la transmission familiale, dont ses 4 enfants sont aujourd'hui, à travers lui, les objets de la violence d'un désengendrement agi. Il est parvenu à renouer avec nous les fils qui pourraient rendre compte de sa propre agressivité destructrice portée sur la génération de ses enfants, de la violence disqualifiante qu'il leur a longtemps infligée, alors qu'il a désormais pour eux une véritable tendresse. Son implication dans cette thérapie au long cours en témoigne en arrière plan, et celle-ci s'exprime désormais par un soutien affirmé et des propos qu'il ne ménage plus pour leur dire sa confiance en eux et en leur avenir, de même qu'il peut nous exprimer à nous aussi, son estime.

un jeu s'instaure entre le père et son plus jeune fils, autour de la date du jour, qui se trouve être aussi la date de son anniversaire...l'échange est ludique, agréable, et la tolérance du père aux difficultés du fils est de bon aloi.

Après que j'ai rappelé son absence à la dernière séance, il aborde sans réticences un sujet qui, il y a peu de temps encore, le mettait en rage, s'agissant de la transmission de l'héritage de son père, pour lequel il s'était absenté. Mme nous avait alors expliqué, profitant de son absence, que le GPP avait en quelque sorte élu d'autres enfants que les siens propres comme héritiers de ses biens. Mr parle alors des gangsters pour désigner les voleurs d'héritage, puis la tutelle, à laquelle il pense qu'il aurait dû recourir pour son père, il y a quelques années de cela. Françoise lui dit qu'il y a dans ce procédé comme un renversement des générations qui peut donner le sentiment d'accomplir une transgression, et donc retenir d'agir. Il se montre sensible à cet argument.

Puis, après que j'ai remarqué l'habituelle répétition sur plusieurs générations de ces phénomènes, Mr remonte le fil jusqu'au père de son père, homme qui a voulu en finir avec l'histoire et l'identité juive, peut-être même en changeant son nom. Il aurait décidé que ses enfants ne seraient pas juifs, pour que le malheur et la persécution s'arrêtent, ce que son fils -le père de Mr- n'aurait jamais accepté, bien qu'ayant comme son père, épousé une non juive, ses enfants n'étant donc pas juifs, selon la tradition. Or, le GPP revendique sa judéité et a choisi pour héritiers un couple de juifs qu'il substitue à ses propres enfants, tout en affirmant que les liens du sang ne comptent pas.

Françoise souligne alors comment le fil de la transmission s'opère paradoxalement en désengendrement, comme si on pouvait transmettre en déniait l'affiliation et en en inventant une autre : c'est ce qui se répète sur trois générations depuis l'arrière-grand-père.

Mr évoque alors pour la 1^e fois ensemble, ses 4 enfants comme héritiers du même problème. Nous l'interprèterons ainsi : c'est comme si chaque fils représentait pour son père à chaque génération, un meurtrier.

C'est le destin réservé par son père à Œdipe qui s'appliquait dans cette famille et qui a bien failli continuer à se répéter, si ce n'est le travail de perlaboration groupale qui a permis de faire advenir le fantasme à la place de l'agir aveugle.

La violence du père nous paraissait répéter la violence subie, surtout dans la relation avec son père, mais les affects de rage bloquaient toute élaboration du deuil et de la position dépressive.

Corollaire de cette problématique qui concerne la construction de l'origine, qui conditionne la succession des générations: le temps. On se souvient que M. est dans des thérapies sans fin. Ce temps infini, qui a été un écueil majeur de la cure de l'homme aux loups, que Freud n'a pu résoudre qu'en fixant un terme, pose évidemment bien des questions. Il témoignerait de la persistance d'une mémoire

infantile, actuelle, anhistorique, et est une vraie résistance au processus de la cure individuelle.

Le père affirmait son attachement à la thérapie en général, et à la thérapie familiale en particulier. Il ne voyait, par principe, aucune raison de la terminer. On se souvient qu'il est depuis fort longtemps en thérapie lui-même, et dans la famille, à cette période, chacun est en traitement. Seule Mme a terminé il y a quelques mois. Bertrand a sa séance hebdomadaire, depuis deux ans. Béranger poursuit au CMPP depuis plusieurs années. M. doit toujours garder un lien avec un analyste.

Ce cas de figure n'est pas si surprenant en thérapie familiale, et il a été l'un des constats cliniques qui a amené, dans notre institution, leur développement : constat de familles où chaque membre est en traitement individuel mais où rien ne se passe, faute de traiter la dimension pathologique du lien, avec ses composantes projectives, dans un cadre adapté. Les transactions psychotiques ou perverses peuvent échapper au cadre individuel stricto sensu. Quant aux consultations, elles ne paraissent pas avoir ce caractère mobilisateur de la transgénérationnalité avec l'instauration des thérapeutes comme troisième génération, grand parentale, et ancestrale, susceptible de mobiliser l'infantile des parents dans le cadre.

Nous avons, lors de cette rentrée, posé la question de la poursuite ou non de la thérapie familiale. M. nous avait immédiatement répondu, en connaisseur, que cela venait de nous -voulions nous les virer ?- et avait réaffirmé son attachement : « ça va bien, grâce à la TF, qu'il faut poursuivre ». Jusqu'à quand ou jusqu'à quoi ? jusqu'à l'adolescence de Béranger nous dit-il, soit encore facilement cinq ou six ans... Atemporel quand tu nous tiens... Mme ne disait rien. Bertrand avait fait savoir qu'il en avait assez, il avait sa thérapie.

Puis il n'en fut plus question, jusqu'à ce que Béranger arrive à une séance en demandant de pouvoir aller au foot chaque semaine, entraînement qui a en même temps que la séance, et d'où il était donc absent une fois sur deux. Le père ne l'entend pas de cette oreille, et va s'appuyer sur la difficulté de Béranger à tenir sa position d'une manière adulte et affirmée pour disqualifier cette demande. Béranger, en effet, et ce n'est guère surprenant quand on le connaît, adopte un comportement régressif, se met par terre, fait le bébé, ce qui est pour lui encore nécessaire pour exprimer un souhait qui va contre le désir de son père, et qui exprime le souhait de nous quitter. Le père argumente de ce comportement pour refuser et dénier toute valeur au souhait de Béranger. La mère, si elle insiste sur l'importance du foot pour son fils, ne prend pas parti. C'est sa position habituelle, elle veut concilier tout et tous, n'a pas d'opinion à elle.

La séance suivante, où seuls Mme et Béranger sont présents, nous permet de revenir sur le sujet, et de lui demander ce qu'elle en pense. Elle a bien du mal à avoir une position personnelle, ce qu'elle reconnaît, bien plus à l'aise pour évoquer ce que pense son mari. Elle est bien consciente de l'éternité dans laquelle il se pose dans la thérapie familiale, mais note aussi combien il a évolué, combien il est plus détendu, et combien la maison de campagne est pour lui si importante. Elle réalise un désir de jeunesse, celui de devenir agriculteur, ce pour quoi il avait fait une formation.

Chacun est présent lors de la séance qui suit. Bertrand a amené un ballon gonflable, ce qui est bien évidemment interdit, mais peut-être une manière de rappeler à son frère l'entraînement de foot auquel il ne peut assister. Le père intervient pour mettre de l'ordre et fait disparaître ce ballon source de rivalité, nous montrant quelle place active il occupe dorénavant.

Nous demandons si la dernière séance a bien été rapportée aux absents, comme c'est la règle. Après que les enfants aient pu répéter leur souhait d'interrompre, Mme prend position, personnellement, pour arrêter. M. râle, redisant son goût pour les thérapies, et rappelle que cette question a été amenée par nous. Ce qui sonne comme un reproche de ne pas avoir été dans son sens pour conforter son besoin d'identité groupale agglutinée.

Justement, nous pouvons intervenir sur la valeur différente pour chacun des membres de la famille des angoisses catastrophiques qui allaient à l'encontre d'une individuation. Mme avec ses expériences d'abandon, M. avec son enfance massacrée par ses parents, c'est son terme, sont des expériences que n'ont vécues leurs enfants qu'à travers les angoisses de leurs parents, à travers leurs messages chargés de fantasmes de catastrophe.

C'est alors que Mme peut évoquer la réunion familiale qui a eu lieu le dernier week-end dans nouvelle maison de campagne, réunion familiale où tout le monde était présent, c'est-à-dire surtout les deux enfants de M., et l'enfant de sa fille, dont il a été si peu question.

Nous convenons donc, après que M. se soit plié à la volonté démocratique, dit-il, ce qui est encore une façon de mettre chacun sur un pied d'égalité qui nie la différence des générations, de décider d'une date de fin d'ici quelques semaines.

Happy end ? M. nous dira merci à la fin de la séance, ce qui est exceptionnel. Ce merci peut paraître singulier. Nous remercie-t-il de pouvoir nous décoller sans les rejeter ? L'évocation du week-end de retrouvailles familiales par sa femme lui a-t-elle permis de mesurer le chemin parcouru ? Est-il plus dans le temps ? A-t-il été

sensible à la différenciation que nous avons opérée entre les histoires des parents et celles des enfants ?

La thérapie familiale nous semble avoir permis un décollement, une séparation des espaces, une transformation des angoisses catastrophiques, mais l'élément le plus pathologique, le plus actif dans le maintien de cette problématique, le père, peut-il avoir lui-même évolué ? Son narcissisme a-t-il pu être traité suffisamment pour lui permettre d'entrer dans le temps et l'histoire ?

Résumé

Les auteurs montrent comment la méthode psychanalytique est opérante dans un cadre différent de celui de la cure individuelle, sans renoncer aux références fondamentales du transfert, ici transfert sur l'objet-couple formé par les thérapeutes, et de la résistance au changement entretenue par des mécanismes de défense spécifiquement groupaux comme les dénis en commun . La présentation clinique vise à montrer le fonctionnement du neo-groupe formé hic et nunc par la famille et le couple d'analystes figurant une 3e génération.

Mots clés

Héritage. Transmission non symbolisée. Le trans-générationnel à l'encontre de l'intergénérationnel . L'impossible séparation- individuation.

From one generation to the other ... the process in psychoanalytic family therapy

Abstract

The authors demonstrate how psychoanalytical method proceeds in an environment which is not individual therapy while including the same fundamental references of transfer. Here the transfer is on the couple created by the two therapists and the resistance to change which is caused by some mechanisms of defence specific to groups such as common denial. This presentation aims at showing the functioning of the group created here and now by the family and the couple of therapists, the latter representing a third generation.

Key words

Legacy/inheritance, non symbolic transmission, trans generational versus inter generational, impossible separation – individuality.

***De una generación la otra...
el proceso en terapia familiar psicoanalítica***

Resumen

Los autores muestran de qué manera el método psicoanalítico puede ser operante en un encuadre diferente al de la cura tipo, sin por ello tener que renunciar a las referencias fundamentales de la transferencia, en este caso transferencia sobre el objeto-pareja formado por los terapeutas , y a pesar de las resistencias al cambio sostenidas por mecanismos de defensa que son específicos de los grupo, como la denegación común. La presentación clínica intenta mostrar el funcionamiento del neo-grupo creado en el aquí y ahora por la familia y la pareja de analistas, representando así a una tercera generación.

Palabras claves

Herencia. Transmisión no simbolizada. Lo transgeneracional versus lo intergeneracional. La separación-individuación imposible.